

## *Prologue*

*Le Havre, 8 mars 2019, 6 h 43...*

Effrayée, hébétée, Caroline Malandain était recroquevillée sur elle-même. Elle n'avait pas bougé de l'endroit où son agresseur l'avait battue, humiliée, violée et, par-dessus tout, laissée pour morte. Elle avait perdu beaucoup de sang et était dans l'incapacité de se déplacer. Si la terreur s'était emparée d'elle, ce n'était pas cela qui l'empêchait de produire tout mouvement, loin de là. C'était à cause de la lame d'acier que son bourreau lui avait plantée entre les côtes. Pensant l'avoir achevée, il l'avait abandonnée dans cet endroit insalubre, aux effluves d'urine nauséabonds, sans prendre le soin de s'assurer que sa victime avait rendu l'âme. Il était parti tranquillement, réajustant la ceinture de son pantalon, en sifflotant. Sur le moment, la douleur avait fait perdre connaissance à Caroline, c'est ce qui lui avait sauvé la vie. Elle venait de recouvrer ses esprits et aurait préféré mourir plutôt que de se remémorer ce qu'elle venait de subir. Pourtant, il fallait qu'elle puisse sortir d'ici vivante. Elle s'accrochait à la vie malgré ce qui venait de lui arriver. Une douleur insupportable lui brûla soudainement la

poitrine, lui arrachant un hurlement qui déchira le silence angoissant. Elle referma la main gauche sur le manche du cran d'arrêt qui dépassait de sa veste grise, lacérée et maculée de son sang, et dont le prolongement de la lame était planté sous son sein gauche meurtri. Elle retira le couteau d'un coup sec et ne put réprimer un cri effroyable qui se termina en longue plainte. L'atroce souffrance lui fit perdre à nouveau connaissance. Elle reprit conscience quelques minutes plus tard et commença à ramper vers le sac à main que l'homme avait jeté à l'autre bout de cette pièce froide comme la mort. Il lui fallut plus de dix minutes pour se mouvoir jusqu'à lui, chaque geste lui arrachant des gémissements de douleur. La traînée de sang qu'elle laissait derrière elle s'élargissait à mesure de ses avancées. Lorsqu'elle put enfin mettre la main dessus, elle l'ouvrit et en sortit son téléphone portable sur lequel elle composa le « 18 ». Elle savait qu'elle ne pourrait pas tout dire, qu'elle ne pourrait pas tout dévoiler, mais elle devait vivre. Elle devait comprendre, elle devait savoir, elle devait se venger. Caroline appuya sur la touche « appel » et attendit que l'officier au bout du fil réponde. Elle ne lui laissa pas le temps de parler et annonça d'une voix exténuée, hachant ses mots :

— Je m'appelle Caroline Malandain... J'ai été violée... et poignardée. Je vais mourir... Je ne sais pas où je suis, aidez-moi, je vous en supplie.

Elle s'effondra en larmes, à bout de forces. Puis essaya de répéter :

— Aidez-moi, je vous en supplie, je vais perdre connaissance.

La tête lui tourna, tout commençait à devenir flou autour d'elle, elle était sur le point de défaillir.

— *Madame, allô Madame ! Ne raccrochez pas, restez avec moi !* criait la voix dans le mobile.

C'était trop tard. Peu avant de s'évanouir à nouveau, la voix de son violeur et la dernière phrase qu'elle se rappela avoir

entendue résonnèrent dans sa tête : « Et voilà, salope, le contrat est rempli. Et je me suis bien vidé les couilles. » Le contrat est rempli... Quelqu'un avait payé pour ce qui lui était arrivé. Elle devait vivre pour découvrir qui, et pourquoi. Mais ce n'était pas le pire de tout : elle avait déjà entendu cette voix, vingt-cinq ans plus tôt. Elle avait oublié sa tonalité, sa tessiture, son intonation, mais au moment même où l'homme l'avait frappée, puis pénétrée de force, elle s'était souvenue. Ce n'était pas le contenu de ses phrases, mais bien le son en lui-même qui avait réveillé sa mémoire. Le téléphone lui échappa des mains, elle s'affala sur la dalle de béton poussiéreuse et crasseuse. Son destin et sa vie ne tenaient plus qu'à la compétence du pompier qui avait pris l'appel.



*1<sup>re</sup> partie :*  
*Vertiges*



*Hôpital Privé de l'Estuaire, Le Havre, 8 mars 2019, 7 h 23...*

— Bordel, on la perd ! Magnez-vous !

— Dégagez ! Dégagez !

— La tension est passée sous les 6, on doit faire très vite. Le bloc est prêt ? interrogea le pompier, un peu perdu, à l'intention d'un infirmier présent sur place. Elle a perdu beaucoup trop de sang ! Madame ? Vous m'entendez ? s'écria-t-il.

Les yeux à moitié révulsés, Caroline entendait mais ne répondait pas. La sensation qui l'envahissait sur le moment était celle de quelqu'un ayant quitté son corps et assistant à la scène tragique de sa propre mort. Le ballonnement du brancard mobile qui roulait semblait vouloir la bercer.

— Restez avec moi ! Ne vous endormez pas ! suppliait presque le pompier, qui progressait à travers les couloirs aux côtés de la femme qu'il venait, espérait-il, de sauver.

Incapable de répondre, elle sentit ses paupières se refermer progressivement. Malgré la proximité des soignants autour du brancard d'urgence, Caroline sentait les voix s'éloigner, se

dissoudre dans une atmosphère cotonneuse. Quelqu'un semblait baisser le volume, et le tumulte provoqué par ceux qui essayaient de lui sauver la vie s'assourdissait lentement. L'équipe médicale se battait pour elle depuis son arrivée, et le protocole avait été respecté ; il avait été mis en place rapidement, très rapidement. À l'arrivée des pompiers sur les lieux du viol, l'état de Caroline – plaie, perte de sang, perte de connaissance – avait automatiquement déclenché l'appel au SAMU. Dans les secondes qui avaient suivi le constat du Service d'Aide Médicale d'Urgence, elle avait été « techniquée » : du sang avait été prélevé en vue d'une éventuelle transfusion, de la Dopamine lui avait été immédiatement injectée, et un pansement compressif avait été posé sur la plaie afin de juguler l'éventuelle hémorragie. L'équipe médicale avait intubé la victime une fois celle-ci brancardée et prête à être emmenée par le VSAV (Ndla : Véhicule de Secours et d'Assistance aux Victimes, véhicule des pompiers). Elle avait été dirigée vers l'Hôpital Privé de l'Estuaire, bien connu des locaux sous le nom d'HPE. Le SAMU s'était chargé de prévenir le médecin référent des urgences, le docteur Laetitia Lebouis, du caractère prioritaire de l'admission de la patiente ainsi que du caractère critique de son état. Le médecin avait aussitôt demandé la présence à ses côtés de Fanny Ducep-Onrust, l'IAO de garde (Ndla : Infirmière d'Accueil et d'Orientation). Pendant que Caroline passait des mains expertes des ambulanciers à celles du personnel hospitalier, le docteur Lebouis enclencha le processus qui allait permettre – ou non – de lui sauver la vie. Elle reçut le flacon de sang du personnel du SAMU et l'adressa à Fanny :

— Lancez une NFS, VS, plaquettes, RAI et IONO ! Dirigez-la immédiatement vers le scanner ! Nous devons connaître l'état de la plaie. Je vous y rejoins, le temps de vérifier quelques informations avec les pompiers et le SAMU !



— Tout de suite, acquiesça Fanny Ducep-Onrust en prenant le relais et en emmenant Caroline vers les couloirs éclairés de lumière blanche artificielle d’HPE.

Le médecin référent regarda l’IAO évacuer la victime inanimée et se retourna vers le pompier.

— C’est pas joli, précisa ce dernier. Je suis pessimiste : si sa tension ne remonte pas...

— Nous savons ce que nous avons à faire, ne vous inquiétez pas autant, tenta de le rassurer Laetitia Lebouis.

Elle avait perçu aisément l’état de nerfs du pompier, visiblement choqué par la situation. L’homme, âgé d’une vingtaine d’années, avait été marqué par cette intervention, cela se lisait sur son visage et s’entendait à travers sa voix.

— J’ai besoin d’en savoir un peu plus, demanda le médecin. Y a-t-il quelque chose que je dois connaître et qui n’aurait pas été dit ?

— Au téléphone, elle a déclaré avoir été...

Le soldat du feu s’arrêta, gêné par le mot qu’il avait à prononcer.

— Violée ? l’aida Laetitia.

Le pauvre homme acquiesça.

— Pauvre femme, lâcha-t-il en baissant la tête.

— Malheureusement, beaucoup trop de femmes sont victimes de ce type de violences conjugales, soupira le médecin.

— Je ne pense pas que ce soit des violences conjugales, pointa le pompier. La maison où on l’a récupérée est abandonnée, ça ressemble plus à un kidnapping pour pouvoir la violer et la tuer dans un endroit calme.

Le médecin l’interrogea du regard, lui signifiant de préciser sa pensée, ce qu’il fit dans la foulée :

— Les maris violents ne s’isolent pas pour frapper leurs femmes. Je veux dire qu’ils se foutent bien d’être chez eux pour leur cogner dessus, même devant leurs gosses. Elle – il

désigna les portes à battant grises pour parler de Caroline –, elle a subi un autre type de traitement.

— Je vais prévoir un examen gynécologique, en conclut le docteur. Suivant les résultats du scanner, nous aviserons de l'ordre des choses.

Laetitia Lebouis regarda sa montre :

— J'y file, d'ailleurs, elle doit être prête pour l'imagerie.

Elle prit congé du pompier, qui répondait au prénom de Thomas. Celui-ci la vit s'engouffrer dans le couloir masqué par ces fameuses double-portes métalliques. Une fois qu'elle eut disparu, il se retourna et se dirigea vers son camion, espérant avoir contribué à sauver Caroline Malandain.

Fanny Ducep-Onrust se tenait aux côtés du manipulateur radio ; ils étaient tous deux protégés des ondes derrière le pupitre. Caroline Malandain, toujours inconsciente, avait été délicatement déplacée de son brancard vers le scanner blanc. L'IAO s'en était occupée avec l'aide des deux infirmiers qui l'avaient secondée. Elle avait procédé à l'injection du marqueur qui permettrait de contraster les images prises par le scanner. Cette technologie consistait à balayer de rayons X les zones du corps définies par le médecin. Une fois l'absorption de ceux-ci mesurée, un rendu 2D ou 3D était reconstitué par traitement informatique. Dans le jargon du manipulateur, on ne parlait pas de scanner, mais bien de « tomodynamométrie », et l'appareil était communément appelé Scan ou CT-scan. Laetitia Lebouis, la chevelure brune libre sur les épaules de sa blouse blanche, pénétra dans la pièce au moment où le dernier réglage sur la console venait d'être appliqué. De son regard vert, elle interrogea le technicien médical :

— Où en sommes-nous ?

— Nous sommes prêts à procéder à l'examen, affirma Hugo, le manipulateur.

D'un signe de tête, elle indiqua à Fanny de démarrer l'examen et se posta derrière l'écran de contrôle. Malgré sa

grande taille, au moins 1,75 m, elle pouvait se protéger en se courbant légèrement derrière le panneau de protection à la paroi de verre et de plomb. Fanny donna les consignes au manipulateur, et l'examen démarra. Le banc mobile sur lequel reposait Caroline commença à s'engager dans l'épais cercle gris qui composait la couronne de détection. La couche marqua deux pauses : une au niveau du thorax, une au niveau du crâne.

— Bordel ! jura le médecin. Elle est en souffrance cérébrale et le poumon est bien atteint. Fanny ? s'exclama-t-elle. On a les résultats de l'analyse de sang ?

Sa collègue acquiesça.

— Alors faites préparer les poches de sang pour la transfusion. Il faut prévenir le chirurgien.

Elle réfléchit un instant, puis reprit :

— C'est Niels qui est là, parfait. Je la fais immédiatement descendre au bloc, dites-lui de m'y rejoindre, j'aurai les impressions du scan.

Les deux femmes quittèrent rapidement la pièce et se dirigèrent chacune vers leur destination. Fanny alla prévenir le chirurgien, celui-ci tentait de prendre un peu de repos depuis la dernière opération qu'il avait menée sur un accidenté de la route. Laetitia se dirigea vers le bureau où les documents devaient se trouver imprimés. Les deux femmes se retrouvèrent devant le bloc opératoire. Niels, le chirurgien, les y rejoignit dans la foulée.

— Voilà ce qu'on a, Docteur.

Laetitia Lebourg tendit rapidement les clichés à son homologue et lui fit un topo de l'état de la patiente Malandain.

— Allons voir si on peut la sauver, souffla le spécialiste en chirurgie thoracique sur un ton dubitatif.

Le médecin référent et l'IAO laissèrent Niels pénétrer dans le bloc avec son équipe, puis retournèrent à leurs occupations. Les urgences continuaient à affluer en ce vendredi matin. Il leur fallut attendre deux heures avant d'avoir un appel de la salle de

réveil indiquant le retour de Caroline Malandain du bloc. Elles rejoignirent le chirurgien, qui leur expliqua :

— Cette femme revient de loin, elle a une chance folle. La lame est passée à deux millimètres de la veine porte. Celle-ci n'a pas été sectionnée. Dans le cas contraire, c'était la mort assurée.

Le docteur Lebouis hocha la tête, puis demanda :

— Vos conseils pour la suite ? Est-elle apte à subir un examen gynécologique ?

— En plus, elle a été violée ? demanda sèchement le chirurgien qui avait compris la dure réalité derrière la question.

Son visage se ferma, il réfléchit.

— Elle est en souffrance cérébrale, comme vous me l'avez indiqué, et la plaie que j'ai réussi à refermer est toujours particulièrement sensible. Son pronostic vital serait engagé si elle devait faire une hémorragie ou subir un choc ou une pression trop intense sur sa blessure. Nous avons pu faire remonter sa tension, mais même si son état est stable, je ne me prononce pas sur la suite pour le moment. Il faut absolument qu'elle reste immobile. Mon conseil pour l'instant est donc de la maintenir en coma artificiel pour au moins quarante-huit heures. Je pense que l'examen gynécologique peut être réalisé durant ce délai et cet état volontairement végétatif.

Laetitia fit la moue : ce n'était pas souvent qu'on faisait un examen gynécologique après un viol sans le consentement de la victime.

— Très bien, décida-t-elle. On la remonte en chambre, à l'isolement et au calme.

Puis, se tournant vers Fanny Ducep-Onrust :

— On la laisse récupérer, en espérant qu'à son réveil tout se passe bien. Passez les consignes et voyez dans quelle unité on peut la placer.

Elle n'eut pas le temps de finir d'édicter ses consignes qu'un infirmier surgit dans le couloir.

— Docteur Lebouis ? Un lieutenant de police vient d'arriver à l'accueil des urgences. Il demande la personne qui s'est occupée de faire l'admission de la femme qui a été poignardée.

Le médecin référent grimaça. Son métier était de sauver des vies et non de répondre aux questions d'un lieutenant à qui elle n'aurait rien à apprendre pour le moment. Le fait que toutes les équipes tournaient en sous-effectif ajoutait à son agacement.

— Très bien, j'arrive.

Elle lança un salut au chirurgien, se doutant bien qu'elle recroiserait son chemin durant son quart si l'affluence au service d'urgence se maintenait. Fanny regarda le docteur Lebouis s'éloigner, puis se dirigea vers les ascenseurs. Indirectement, les deux femmes se posaient la même question : étaient-elles parvenues à sauver cette patiente ? Elles le sauraient rapidement ; tout comme elles imaginaient également que très vite une autre « Caroline Malandain » viendrait grossir les rangs des femmes violentées et chasserait de leur esprit la victime dont elles venaient de prendre soin.